

Philosophie, série technologique 2022-2023

Recueil de textes

Synthèse des textes et questions

1. Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques* (1962)

Question : « Une vérité absolue est-elle possible ? »

2. Karl Marx, *Manuscrits de 1844*

Question : « Faut-il craindre la technique ? »

3. Platon, *Gorgias*

Question : « Être libre, est-ce faire tout ce qui nous plaît ? »

4. Averroès, *Discours décisif*

Question : « Est-il raisonnable de croire en Dieu ? »

5. Sophocle, *Antigone*

Question : « Suffit-il d'obéir aux lois pour être juste ? »

6. Bergson, *Le Rire*

Question : « Peut-on dire ce qui définit une œuvre d'art ? »

Texte 1 : « Une vérité absolue est-elle possible ? »

Que sont les révolutions scientifiques et quelle est leur fonction dans le développement de la science? [...] les révolutions scientifiques sont ici considérées comme des épisodes non cumulatifs de développement, dans lesquels un paradigme plus ancien est remplacé, en totalité ou en partie, par un nouveau paradigme¹ incompatible. [...]

Les révolutions scientifiques commencent avec le sentiment croissant, souvent restreint à une petite fraction de la communauté scientifique, qu'un paradigme a cessé de fonctionner de manière satisfaisante pour l'exploration d'un aspect de la nature sur lequel ce même paradigme a antérieurement dirigé les recherches. Dans le développement politique comme dans celui des sciences, le sentiment d'un fonctionnement défectueux, susceptible d'aboutir à une crise, est la condition indispensable des révolutions.

Les astronomes, par exemple, pouvaient accepter les rayons X comme une simple addition aux connaissances existantes, car leurs paradigmes n'étaient pas affectés par l'intrusion de la nouvelle radiation. Mais pour des hommes comme Kelvin², Crookes et Roentgen³, dont les recherches portaient sur la théorie des radiations ou les tubes de rayons cathodiques, l'apparition des rayons X a obligatoirement violé un paradigme tout en en créant un autre. C'est pourquoi ces rayons n'ont pu être découverts qu'à l'occasion d'une difficulté rencontrée dans la progression de la science normale.

Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques* (1962), VIII

1 Modèle cohérent du monde reposant sur un fondement défini et tenu pour vrai par la communauté scientifique d'une époque donnée

2 Lord Kelvin (1824-1907), physicien britannique reconnu pour ses travaux en thermodynamique

3 William Crookes (1832-1919) et Wilhelm Roentgen (1845-1923) : physiciens britanniques à l'origine de la découverte des rayons X. Dans le chapitre V, Kuhn raconte la façon dont Roentgen découvre les rayons X en s'apercevant qu'une expérience sur les rayons cathodique émettant une certaine lueur sur un écran placé à quelque distance de son appareillage blindé, ce qui n'était ni prédictible ni explicable par les théories en vigueur.

Texte 2 : « Faut-il craindre la technique ? »

« En quoi consiste l'aliénation du travail ? D'abord, dans le fait que le travail est extérieur à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s'affirme pas mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux, ne déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. Il est comme chez lui, quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas chez lui. Son travail n'est donc pas volontaire, mais contraint, c'est du travail forcé. Il n'est donc pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur, le travail dans lequel l'homme s'aliène, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin, le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas, que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. De même que, dans la religion, l'activité propre de l'imagination humaine, du cerveau humain et du cœur humain, agit sur l'individu indépendamment de lui, c'est-à-dire comme une activité étrangère divine ou diabolique, de même l'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre. Elle appartient à un autre, elle est la perte de soi-même.

On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales, manger, boire et procréer, tout au plus encore dans l'habitation, qu'animal. Le bestial devient l'humain et l'humain devient le bestial. »

Marx, *Manuscrits de 1844*

Texte 3 : « Être libre, est-ce faire tout ce qui nous plaît ? »

« CALLICLÈS. — [...] si on veut vivre comme il faut, on doit laisser aller ses propres passions, si grandes soient-elles, et ne pas les réprimer. Au contraire, il faut être capable de mettre son courage et son intelligence au service de si grandes passions et de les assouvir avec tout ce qu'elles peuvent désirer. Seulement, tout le monde n'est pas capable, j'imagine, de vivre comme cela. C'est pourquoi la masse des gens blâme les hommes qui vivent ainsi, gênée qu'elle est de devoir dissimuler sa propre incapacité à le faire. La masse déclare donc bien haut que le dérèglement⁴ — j'en ai déjà parlé — est une vilaine chose. C'est ainsi qu'elle réduit à l'état d'esclave les hommes dotés d'une plus forte nature que celle des hommes de la masse ; et ces derniers, qui sont eux-mêmes incapables de se procurer les plaisirs qui les combleraient, font la louange de la tempérance⁵ et de la justice à cause du manque de courage de leur âme. Car, bien sûr, pour tous les hommes qui, dès le départ, se trouvent dans la situation d'exercer le pouvoir, qu'ils soient nés fils de rois ou que la force de leur nature les ait rendus capables de s'emparer du pouvoir [...], oui, pour ces hommes-là, qu'est-ce qui serait plus vilain et plus mauvais que la tempérance et la justice ? Ce sont des hommes qui peuvent jouir de leurs biens, sans que personne y fasse obstacle, et ils se mettraient eux-mêmes un maître sur le dos, en supportant les lois, les formules et les blâmes de la masse des hommes ! [...] Écoute Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeurent dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur ! Tout le reste, ce ne sont que des manières, des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature. Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien ! »

Platon, *Gorgias*, 491e–492c, éd. GF

4 Le dérèglement, c'est le fait de ne se poser aucune limite dans la réalisation de nos désirs.

5 La tempérance est l'inverse du dérèglement. C'est donc le fait d'arriver à limiter par soi-même ses désirs.

Texte 4 : « Est-il raisonnable de croire en Dieu ? »

2. Si l'acte de philosopher ne consiste en rien d'autre que dans l'examen rationnel des étants⁶, et dans le fait de réfléchir sur eux en tant qu'ils constituent la preuve de l'existence de l'Artisan⁷, c'est-à-dire en tant qu'ils sont des artefacts⁸ – car de fait, c'est dans la seule mesure où l'on en connaît la fabrique⁹ que les étants constituent une preuve de l'existence de l'Artisan ; et la connaissance de l'Artisan est d'autant plus parfaite qu'est parfaite la connaissance des étants dans leur fabrique ; et si la Révélation recommande bien aux hommes de réfléchir sur les étants et les y encourage, alors il est évident que l'activité désignée sous ce nom est, en vertu de la Loi révélée, soit obligatoire, soit recommandée. [...]

18. Puisque donc cette Révélation¹⁰ est la vérité, et qu'elle appelle à pratiquer l'examen rationnel¹¹ qui assure la connaissance de la vérité, alors nous, Musulmans, savons de science certaine que l'examen par la démonstration n'entraînera nulle contradiction avec les enseignements apportés par le Texte révélé¹² : car la vérité ne peut être contraire à la vérité, mais s'accorde avec elle et témoigne en sa faveur.

19. S'il en est ainsi, et que l'examen démonstratif¹³ aboutit à une connaissance quelconque à propos d'un étant quel qu'il soit, alors de deux choses l'une : soit sur cet étant le Texte révélé se tait, soit il énonce une connaissance à son sujet. Dans le premier cas, il n'y a même pas lieu à contradiction, et le cas équivaut à celui des statuts légaux non édictés par le Texte, mais que le juriste déduit par syllogisme¹⁴ juridique. Dans le second, de deux choses l'une : soit le sens obvie¹⁵ de l'énoncé est en accord avec le résultat de la démonstration, soit il le contredit. S'il y a accord, il n'y a rien à en dire ; s'il y a contradiction, alors il faut interpréter¹⁶ le sens obvie.

Averroès, *Discours décisif* [1179], trad. de l'arabe par M. Geoffroy, GF Flammarion, 1996

6 Toute chose qui existe dans le monde

7 Ici, l'Artisan représente Dieu

8 Un artefact est quelque chose qui a été produit par un artisan. Ici, Averroès considère tous les étants comme des créations de Dieu

9 On en connaît la fabrique : on comprend la façon dont ils ont été produits

10 Averroès fait ici référence à la Révélation divine de sa religion, c'est-à-dire de l'islam

11 L'examen rationnel : la réflexion approfondie, scientifique ou philosophique

12 Ici, le « Texte révélé », ou le « Texte », désigne le texte sacré de l'islam, c'est-à-dire le Coran.

13 Equivalent de l'examen rationnel

14 Par syllogisme : par raisonnement

15 Le sens obvie : le sens apparent, celui qui semble s'imposer à la première lecture

16 Ici, interpréter, c'est lire un texte d'une nouvelle façon

Texte 5 : « Suffit-il d'obéir aux lois pour être juste ? »

CRÉON - Et toi, maintenant, réponds-moi, sans phrases, d'un mot. Connaissais-tu la défense que j'avais fait proclamer?

ANTIGONE - Oui, je la connaissais: pouvais-je l'ignorer ? ; Elle était des plus claires.

CRÉON - Ainsi tu as osé passer outre à ma loi ?

ANTIGONE. - Oui, car ce n'est pas Zeus qui l'avait proclamée ! ce n'est pas la Justice, assise aux côtés des dieux infernaux ; non, ce ne sont pas là les lois qu'ils ont jamais fixées aux hommes, et je ne pensais pas que tes défenses à toi fussent assez puissantes pour permettre à un mortel de passer outre à d'autres lois, aux lois non écrites, inébranlables, des dieux ! Elles ne datent, celles-là, ni d'aujourd'hui ni d'hier, et nul ne sait le jour où elles ont paru. Ces lois-là, pouvais-je donc, par crainte de qui que ce fût, m'exposer à leur vengeance chez les dieux ? Que je dusse mourir, ne le savais-je pas? Et cela, quand bien même tu n'aurais rien défendu. Mais mourir avant l'heure, je le dis bien haut, pour moi, c'est tout profit : lorsqu'on vit comme moi, au milieu de malheurs sans nombre, comment ne pas trouver de profit à mourir ? Subir la mort pour moi n'est pas une souffrance. C'en eût été une, au contraire, si j'avais toléré que le corps d'un fils de ma mère n'eût pas, après sa mort, obtenu un tombeau. De cela, oui, j'eusse souffert ; de ceci je ne souffre pas. Je te parais sans doute agir comme une folle. Mais le fou pourrait bien être celui même qui me traite de folle.

Antigone, Sophocle

Texte 6 : « Peut-on dire ce qui définit une œuvre d'art ? »

« Nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. Le mot, qui ne note de la chose que sa fonction la plus commune et son aspect banal, s'insinue entre elle et nous, et en masquerait la forme à nos yeux si cette forme ne se dissimulait déjà derrière les besoins qui ont créé le mot lui-même. Et ce ne sont pas seulement les objets extérieurs, ce sont aussi nos propres états d'âme qui se dérobent à nous dans ce qu'ils ont d'intime, de personnel, d'originalement vécu. Quand nous éprouvons de l'amour ou de la haine, quand nous nous sentons joyeux ou tristes, est-ce bien notre sentiment lui-même qui arrive à notre conscience avec les mille nuances fugitives et les mille résonances profondes qui en font quelque chose d'absolument nôtre ? Nous serions alors tous romanciers, tous poètes, tous musiciens. Mais, le plus souvent, nous n'apercevons de notre état d'âme que son déploiement extérieur. Nous ne saisissons de nos sentiments que leur aspect impersonnel, celui que le langage a pu noter une fois pour toutes parce qu'il est à peu près le même dans les mêmes conditions, pour tous les hommes. Ainsi, jusque dans notre propre individu, l'individualité nous échappe. Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles. »

Bergson, *Le Rire*